

10. Le fondement ontologique

Contenu

10. Le fondement ontologique	133
10.1 Éléments de l'ontologie	133
10.2 Nominalisme et réalisme	137
10.3 Logos	145
10.4 Être et ne pas être	147
10.5 Être(s) et devenir(s)	148
10.6 Langage non ontologique	150
10.7 Information (existentielle et essentielle)	151
10.8. Ce chapitre résume :	153

10.1 Éléments de l'ontologie

Comme nous l'avons déjà mentionné, "ontologie" signifie théorie de l'être, théorie concernant l'être. Il s'agit de tout ce qui est un tant soit peu réel, et ce au sens le plus large du terme. Les fictions sont également des "choses" ontologiques, tout comme les rêves. Le rêve d'une personne peut être si profond que sa vie en est profondément affectée. Nous avons souligné (3.1) que tout ce qui est "quelque chose" possède de toute façon une existence et une essence. L'existence affirme le fait "que quelque chose est", l'essence "ce que quelque chose est". La logique contemple la réalité et saisit la réalité. Elle est donc ontologique. Le sujet pensant est en phase avec la vérité révélée par l'objet. L'égal du penseur saisit, comprend et connaît l'égal de l'objet. Platon a parlé d'une métaphysique légère (5.1 ; 5.3) qui conduit à la saisie de l'idée, de l'objectif dans la réalité. La compréhension dans le sujet répond à la compréhension dans l'objet. Cette saisie transcende la connaissance phénoménologique, qui se limite à représenter le plus purement possible le donné. Il s'agit donc d'un premier pas sur la voie du témoignage intérieur. Cette connaissance n'atteint cependant pas l'essence du donné. L'idée est trop englobante, trop transcendante.

Selon J. Montenot (dir.), *Encyclopédie de la philosophie*, Libr. Gen. Française, 2002, 1180, le terme "ontologie" (comprendre : évoquer "l'être", c'est-à-dire la réalité) a été introduit par R. Göckel (Goelenius (1547/1628) dans son *Lexicon philosophicum* (1613/1615).

1. La philosophie pre-socratique.

La philosophie présocratique présente un certain nombre d'aspects liés à la contemplation de la réalité.

- Un certain nombre de philosophes tels qu'Homère (+/- -800/-700) et Hésiode (+/- -800/-600) ont une forte pensée théologique. Pour eux, le monde des dieux constitue la réalité par excellence.

- Les philosophes "milésiens", dont Thalès (-624/-545), Anaximandros (-610/-547) et Anaximènes (-588/-524), ainsi nommés d'après leur lieu d'origine, Miletos, sur la côte ouest de l'Asie mineure, recherchent le fondement premier de tout ce qui existe non pas tant chez les dieux que dans la "fûsis" ou nature des choses elle-même. Pour eux, l'essence de tout ce qui existe est matérielle, bien qu'il s'agisse d'une sorte de poussière ténue et fine.

- Après eux viennent un certain nombre de penseurs pour qui le fondement de toute réalité ne consiste pas en une multitude de dieux, ni en une substance ténue, mais en la sagesse. Les appelant par un terme tautologique "philosophes de la sagesse", le mot "philo-sophos" exprime en effet déjà un "désir de sagesse". Parmi eux, on trouve, entre autres, Xénophane de Kolophon (-580/-490), Pythagore de Samos (-580/-500), Parménide d'Élée (-515/-445) et Hérakleitos d'Éphèse (-535/-465).

Philosophes théologiens. Déjà Homère mentionne le terme "être", "on" (pluriel "onta"). En effet, Homère se fait l'interprète de la déesse Mnémosunè (conscience élargie) et de ses muses (comprendre : esprits féminins inspirateurs) qui lui révèlent "l'être antérieur, l'être présent et l'être futur". Homère (latin) - "Homèros" signifie "aveugle". Il est à l'origine de l'Iliade et de l'Odyssée, les plus anciennes œuvres littéraires connues et conservées de la littérature grecque. Hésiode d'Ascra, avec sa "Théogonie" et ses "Travaux et jours", poursuit cette tradition poétique.

Plus tard, Homère et Hésiode sont appelés "theologoi", théologiens, parce que dans leurs œuvres, les humains constituent le premier plan de leurs mondes vivants et pensants, tandis que les divinités, les esprits divins et les héros en constituent l'arrière-plan vivant.

Ces philosophes se concentraient principalement sur la contemplation mythique, et moins sur le raisonnement intellectuel et raisonnable. Pourtant, Hésiode avait déjà souligné que les muses proclamaient à la fois la vérité et le mensonge : "toutes les "disgrâces" (vol, adultère, tromperie réciproque) qu'Homère et Hésiode ont attribué à leurs dieux et déesses". On pouvait donc déjà entendre un ton critique à l'égard des dieux.

Les philosophes milésiens. Les philosophes milésiens recherchaient la "fusus", l'essence des choses, le principe directeur, bien plus que le moi terrestre. Pour les philosophes naturels, la fusus était la création et le développement de l'être, mais aussi l'origine de cette création, "l'être passé, présent et futur". Avec le temps, cette globalité deviendra le thème principal de l'ontologie. Tout être est régi par une sorte de substance ténue ou fine qui donne aux choses du monde leur existence et leur forme.

Thalès de Miletos a posé l'"eau" comme principe premier (3.6). Anaximandros de Miletos a vu que ce qui rend toutes les choses intelligibles se situe dans le non-limité. Anaximène de Miletos le voit traditionnellement dans la "psuchè", l'air inspiré et expiré, celui par lequel la vie est possible, ou encore dans l'"aèr", l'air sans plus. Que le principe premier soit appelé "air" ne surprend pas quand on sait qu'Anaximène dit : notre âme, qui est air, souffle, nous tient ensemble. Le mot "air" désigne ce qui possède une vie psychique. Cela signifie que le principe de l'univers est quelque chose qui a une âme, ce qui représente une avancée par rapport à Thalès (l'eau océanique comme source de vie de nature divine) et Anaximandros (l'illimité orientant vers le tout), qui n'avaient pas envisagé la vie de l'âme dans l'univers.

Philosophes de la sagesse.

- Xénophane de Kolofon, impressionné par les philosophes milésiens, critique avec véhémence la conception de Dieu des théologiens mythiques. Sa conception de Dieu est différente : il n'y a qu'un seul Dieu. Il est le seul et unique Dieu, calme, imperturbable. Penseur, il contrôle et gouverne l'univers. Xénophane ne croit plus à l'idéal éducatif d'Homère et d'Hésiode La "aretè", la "virtus", la vertu, n'est plus la chevalerie comme chez Homère par exemple, mais la "sophia", la sagesse.

- Pythagore de Samos et ses penseurs sont orphiques et orientés vers les mathématiques. La religion orphique est une religion à mystères qui affirme, entre autres, que l'âme humaine a des propriétés divines et qu'elle est immortelle. Le célèbre théorème de géométrie plane porte également le nom de Pythagore. Il énonce que le carré de l'hypoténuse d'un triangle rectangle est égal à la somme des carrés des côtés rectangulaires.

- Parménide d'Élée (2.3 ; 6.6) est le fondateur de l'école éléatique. Son affirmation, "C'est une nécessité de dire et de penser que l'être est" (c'est-à-dire le principe d'identité) est nettement plus philosophique que ce que Homères et Hésiode proclament à propos de "Tout ce qui était, est, sera". Parménide souligne déjà la nature objective de l'être en tant qu'être. Il affirme qu'il faut "concevoir l'être selon lui-même". C'est-à-dire pas selon nous, par exemple. "L'être est après tout lui-même ('tauton')", c'est-à-dire qu'il coïncide avec lui-même. L'être possède donc une identité que, si l'on est honnête, on doit concevoir avec le respect qui lui est dû.

En passant : c'est justement ce qui fait la différence entre "alètheia", la vérité, et "doxa", l'opinion. Elle implique la révélation de l'être ou de la réalité, mais de manière dichotomique : on ne sait pas si c'est vrai. La réalité, telle que la conçoit Parménide est indivisible. Pour lui, il n'y a qu'un seul être, toute multiplicité n'étant qu'apparence. Plus encore : les êtres individuels (singuliers, être singulier) sont aussi des vides et des apparences, car leur isolement entre en conflit avec l'indivisibilité et l'uniformité de l'être pensable et disable. Les moi individuels sont donc impensables et inexprimables.

Parménide peut passer pour le précurseur de l'ontologie ultérieure. Dit G. Elisabeth M. Anscombe, *De Parménide à Wittgenstein*, Oxford, 1981, et non que "le Parménide est le texte fondateur sur lequel toute la philosophie occidentale n'est qu'un ensemble de notes de bas de page" ?

- Héraclite d'Éphèse : L'idée de base de ce penseur est que la nature des choses n'est pas immuable, comme l'affirmait Parménide, mais tout le contraire, à savoir que tout être est soumis à un changement constant. mais tout le contraire, à savoir que tout être est soumis à un changement constant. Il a formulé cette idée avec les mots "pantha rei", généralement mal traduits par "tout s'écoule" mais impliquant un principe directeur : "tout procède selon un 'kuklos'", une sorte de rétablissement qui survient lorsqu'une croissance a une déviation.

2. La philosophie socratique.

Cette lignée comprend les "trois grands" : Socrate (-470/-399), Platon (-427/-347) et Aristote (-484/-322). En ce qui concerne la recherche de la base ontologique, mentionnons que ce dernier a laissé derrière lui un ensemble de livres appelés collectivement "Métaphysique". O. Willmann dans, *Abriss der Philosophie*, Wien, 1959-5, 338, dit qu'Aristote appelait ce que nous appelons "ontologie" "philosophie première" au motif qu'elle met en évidence les "archai", les raisons, que tout ce qui a été, est maintenant, sera toujours. Il les considère comme la "sophia", la "sagesse", peut-être pour rester fidèle à la tradition pythagoricienne et platonicienne.

Il les appelle "théologikè", sujet théologique, comme les Éléates qui appelaient "dieu" l'être unique et absolu.

Relation avec la logique. Les concepts, incorporés dans les jugements et les raisonnements, désignent des réalités sur le mode de l'être des "formae", des formes d'être. La logique peut d'emblée s'articuler comme l'étude de cette opération de la pensée qui conclut d'une réalité donnée, articulée dans des phrases prépositionnelles, à une réalité dérivable, évoquée dans la phrase suivante, c'est-à-dire le raisonnement. En d'autres termes, la logique

est l'ontologie en termes de phrases "si, alors" (implications). Il n'est pas surprenant que les axiomes de base (concernant l'identité, la contradiction, le tiers exclu) soient précisément les mêmes que ceux de l'ontologie. Les catégories de la logique occupent également une place centrale dans l'ontologie d'Aristote une place centrale (concernant l'essence de ce qui est, et ses déterminations spécifiques à l'essence).

L'être en tant qu'être. Tel est, selon Aristote, l'objet de l'ontologie. l'objet de l'ontologie. Remarque : "être" et "être" doivent être compris au sens le plus large (= transcendantal) dès lors que quelque chose, mais "quelque chose" est, c'est-à-dire pas - rien, est l'objet de l'ontologie. Conséquence : une bonne terminologie vernaculaire de "ontologie" est "théorie de la réalité". Soit dit en passant, il ne faut pas confondre "transcendantal" avec le "transcendantal" kantien (qui signifie "critique"). Le terme "transcendantal" signifie "englobant", c'est-à-dire qu'il englobe tout ce qui est même "quelque chose" en tant qu'englobant.

Contenu du concept. O. Willmann, o.c., 453, cite un texte fondamental d'Aristote à ce sujet (De interpretatione 3, in fine). 'Einai', l'être, n'est pas une 'sêmeion', une caractéristique d'un être quelconque". De même : quand on dit 'on', être, (Note : de quelque être), c'est un 'pilon', un terme vide, car 'on' ne signifie (Note : en tant que caractéristique d'un être) rien. Ce n'est qu'en relation avec un autre terme que 'on' acquiert un sens". Modèle. Si l'on dit d'une "fille" - un être - qu'elle est "sur", c'est un "pilon", un terme vide. Raison : tout ce qui est "quelque chose" est "sur", être. En revanche, "on", l'être, est un concept de base dans toute définition. Ainsi : "Un être de sexe féminin et encore jeune est une fille". En tant que concept de base (1), précisé par des concepts supplémentaires (2), il est définitionnel (3). - Aristote a donc raison de dire que ce n'est qu'en relation avec un autre terme (ici : les termes ajoutés "de sexe féminin" et "encore jeune") que l'être est défini, "sêmeion" de quelque chose.

10.2 Nominalisme et réalisme

O. Willmann, *Die wichtigsten philosophischen Fachausdrücke in historischer Anordnung*, Kempten / Munich, 1909,68, explique une formule scolastique, à savoir "Forma post rem, in re, ante rem". Traduit : "Contenu du savoir et de la pensée après le donné, dans le donné et avant le donné".

- ***Les forma "après" les données*** ("formae post rem") sont les notions, "idées", concepts, que nous formons, "concevons", "concevons", avec les termes qui leur sont attachés, dans notre esprit ("conscience"), de manière intramentale, c'est-à-dire.

- *La forme "dans" les données* ("formae in re") est ce qui fait des modèles de connaissance, de pensée et d'action ce qu'ils sont (de sorte qu'ils se distinguent du reste de la réalité globale). Elle est délimitée dans la définition de l'entreprise, qui articule ce que quelque chose est, par rapport au reste, et peut être découverte dans les données examinées elles-mêmes.

- *Les formes "pour" les données* ("formae ante rem") sont, dans l'interprétation pythagoricienne, platonicienne et chrétienne, comme dans le cas d'un Kepler, les idées (conceptions, modèles) de Dieu. les idées (conceptions, modèles) de Dieu, que celui-ci, en créant, a mis dans les réalités.

Le débat sur l'universalisme.

Le débat, depuis l'Antiquité, entre les sophistes, disciples d'Aristote et les disciples de Platon a été repris à partir de la scolastique (1000/1200). "Le déroulement de la lutte entre le nominalisme et le réalisme, au Moyen Âge chrétien, ressemble étonnamment à la même lutte dans l'Antiquité. (O. Willmann, *Gesch.*, ii, 352). La question est de savoir si les universaux existent réellement, soit dans les choses, soit en dehors d'elles, ou s'ils ne sont que des produits de la pensée.

L'aspect "ontologique" de ce conflit consiste à se demander si et dans quelle mesure nos concepts généraux, qu'ils soient abstraits ou idéaux ("universalia" en latin médiéval) sont la représentation de la réalité. Essentiellement, trois positions différentes peuvent être adoptées à cet égard : une position nominaliste, une position conceptuelle ou une position idéaliste. La conception platonicienne de l'"idée" a déjà été discutée au point 9.3, où l'"idée", la forme essentielle ou forma "narcis", a été expliquée.

Dans la logique traditionnelle, une forme d'être, forma, "forme" en abrégé, est ce par quoi quelque chose se distingue de l'ensemble du "reste de la réalité". En soi, les formes d'être sont des "formes-pensées" ; elles peuvent être singulières, générales ou même globales.

Trois modalités de base.

Les scolastiques ont distingué trois modalités de base :

1. Formae post rem : le nominalisme conceptuel.

Les nominalistes affirment qu'un concept (définition) n'est qu'un "nom" ("nomen" en latin), appartenant au langage. Ils n'attribuent de réalité qu'aux choses individuelles. La question de savoir si quelque chose - dans - la réalité (l'aspect ontologique - modal) correspond à cela, doit, dans tous les cas, être prouvée.

L'interprétation nominaliste considère que seules les choses concrètes sont réelles. Elle soutient que les universaux ne sont que de vagues étiquettes pour les choses concrètes du monde. Seul le monde tel qu'il est expérimenté sensoriellement est réel. L'homme détermine et nomme ce qui est réel et le fait en fonction de présupposés qu'il choisit lui-même. Le mot latin "nomen" signifie d'ailleurs "nom". D'où le terme "nominalisme". La conscience, les capacités psychiques, la religion, les divinités, la prière, la conscience élargie ... deviennent alors, bien sûr, des choses difficiles à digérer pour le nominaliste, parce qu'elles échappent à la perception sensorielle ordinaire. Dans la Grèce antique, très religieuse, une telle mentalité était plutôt l'exception. Par exemple, dans les œuvres du poète Homère, on trouve pas une seule page où les dieux ne sont pas mentionnés.

- **Protagoras d'Abdeira** (-480/-410, à Tracia) défendait un point de vue nominaliste. C'est de lui aussi que vient la célèbre affirmation : "L'homme est la mesure de toutes choses". m aussi la célèbre affirmation : "L'homme est la mesure de toutes choses". Jusqu'alors, pour les Grecs, il s'agissait des dieux. Platon dans son livre *Hippias maior*, Socrate, son maître, s'adresse au nominaliste Hippias. Socrate veut l'obliger à donner une définition universelle du "beau" et lui demande : "Qu'est-ce que le beau ? Hippias ne parvient pas à trouver le concept commun et universel de "propre" parce qu'il s'en tient toujours à des exemples concrets. L'universel, la qualité commune de "tout ce qui est propre", l'intéresse peu, en tant que nominaliste. Pour lui, c'est un peu comme se perdre dans le flou de la généralisation. C'est ainsi qu'il répond par exemple : "Une jolie fille, c'est propre". Il s'en tient aux "applications", aux "modèles concrets" mais ne trouve pas "la règle". Il n'extrait jamais de nombreux exemples l'idée générale de "propre".

- **Leo Apostel** (1925/2009), philosophe de renommée internationale, dans : *Humo* No. 2247 (29.09.1981, 50/53) a également exprimé sa position nominaliste. (1.5). Il ne s'agit pas de remettre en question l'existence de concepts universellement valables. Cependant, son attitude face à la vie témoigne de l'absence d'une éthique religieuse, se demandant parfois si tout ce qui l'entoure représente encore la réalité.

- **Geoffrey James Warnock** (1923/1955), spécialiste de Berkeley, s'est attaqué, en tant qu'analyste, aux universaux, en tant qu'universaux, et ce, dans la longue tradition nominaliste, qui présuppose que tout ce qui est extramental de la réalité est radicalement individuel et en aucun cas, en soi, général.

B. Russell (1872/1970), philosophe et logicien britannique, ridiculise Warnock en le qualifiant de nominaliste. en tant que nominaliste comme suit : "Il y a longtemps, une tribu vivait sur les rives d'une rivière. Certains prétendent que cette rivière s'appelait 'Isis' et les

membres de la tribu 'Isidiens'. La langue de la tribu connaissait les mots "gardon", "truite", "perche" et "brochet". Mais pas le mot "poisson". Un groupe d'Isidiens, qui avait descendu la rivière plus loin que d'habitude, y a attrapé ce que nous appelons un "saumon". Un débat houleux s'ensuivit immédiatement. Certains prétendaient qu'il s'agissait d'une sorte de "brochet". D'autres disaient que c'était "quelque chose de sombre et de terrible" et, immédiatement, que quiconque en parlait devait être expulsé de la tribu. À ce moment-là, un étranger est apparu sur les rives d'une autre rivière, méprisée par les Isidiens. Dans notre langue - dit-il - nous avons le mot "poisson", qui s'applique aussi bien aux gardons qu'aux truites, aux perches qu'aux brochets. Il en va de même pour l'animal qui suscite aujourd'hui tant de controverses".

Les Isidiens s'indignaient : "À quoi bon - disaient-ils - ces mots nouveaux ? Pour tout ce que nous pêchons dans la rivière, nous avons un mot dans notre langue ; il s'agit toujours soit d'un gardon, soit d'une truite, soit d'une perche, soit d'un brochet. On peut opposer à ce point de vue ce qui s'est passé, il y a peu, dans une partie basse de notre fleuve sacré. Mais à notre avis, l'économie de la langue exige une loi qui interdit de mentionner cet événement. Par conséquent, nous considérons votre mot "poisson" comme un exemple de pédanterie sans valeur".

Le nominaliste, quant à lui, invoque l'"économie" ou l'économie des termes, entre autres, pour éliminer les choses "superflues" en tant que termes généraux. Russell montre, avec humour, dans cette fable philosophique que cette économie de termes n'est pas sans poser de problèmes.

Nous avons vu que l'adoption des notions ("termes") universelles (juxtaposées aux notions privées) acceptées par les Isidiens (= nominalistes) est une question d'induction sommative : "si le gardon, la truite, la perche, le brochet présentent chacun la caractéristique *k* ("poisson"), chacun individuellement en tant qu'espèce (= collection privée), alors *k* ("poisson"), immédiatement, est vérifié pour la "summa", la somme (= totalité) des espèces ; en bref : si toutes (les espèces) individuellement, alors toutes collectivement".

2. Formae in re : L'interprétation "abstraite".

Les réalistes du concept savent aussi, bien sûr, qu'un concept, en lui-même, n'est pas encore une preuve du fait que, pour lui, quelque chose - en dehors - de l'esprit, qui pense ce concept, existe. Mais ils sont convaincus - contre les nominalistes du concept - que, dans la réalité objective, quelque chose qui a la même structure correspond à l'idée et au terme que nous définissons. Mais seulement après analyse : il s'agit d'abord d'un lemme, d'une hypothèse de travail, qui peut servir de guide à l'investigation de la réalité. Lorsque l'idée, examinée

pour sa véracité, a été vérifiée, alors on sait que le concept réaliste, sur ce point, a raison : l'hypothèse de travail est plus qu'un nom, plus qu'une concoction.

L'être n'existe pas en dehors des choses, mais dans les choses

L'interprétation abstraite, également appelée "réalisme conceptuel", est un type de "réalisme". Le réalisme consiste à qualifier de réel ce qui est réel. Par conséquent, le réalisme conceptuel signifie que les concepts, qui représentent la réalité, sont également représentés comme objectifs et réels. Ainsi, la compréhension est comprise comme la représentation rationnelle, dans notre esprit, d'une donnée. Est-ce qu'Hippias comme le nominaliste, à des exemples concrets ("une belle fille, qui est propre"), le réaliste conceptuel parvient à une représentation rationnelle du beau. À partir des nombreux exemples concrets (la grandeur), il extrait la "règle générale", la "qualité générale" ou la similitude dans les nombreux exemples. L'accent n'est plus mis sur la taille, mais sur le contenu. En d'autres termes, l'accent n'est plus mis sur les nombreuses "applications", mais sur la "règle". Le réaliste abstrait ne se demande pas "Quelles sont les choses propres ?", mais plutôt "De quel droit est la propriété ?".

Avec, par exemple, Aristote les abstractionnistes affirment qu'un concept universel est abstrait des données concrètes singulières (d'où : "abstractionnisme") : les faits concrets singuliers, en tant que modèles applicatifs ou applications, sont résumés dans une règle (le modèle régulateur, qui est universel).

Aristote pense le concept de manière réaliste. Pour lui, le beau - contrairement à ce qu'en pensait Hippias - peut être défini avec précision. peut être défini avec précision. Par induction, il parvient au concept universel de beauté. À force de chercher, l'esprit finit par comprendre, comme si une lumière apparaissait soudain et, telle une force, éclairait la pensée et la rendait plus claire. Soudain, un "aha Erlebnis" se produit et l'on comprend. L'homme parvient à une abstraction universelle et à une compréhension correcte du "beau". Il se caractérise notamment par une sorte de proportionnalité, d'ordre, de fusion réussie et d'harmonie.

3. Formae ante rem : l'interprétation "idéative".

Avec Platon, par exemple, les idéationnistes affirment qu'en dehors de l'aspect nominal (c'est-à-dire le mot, les mots, en un mot : le terme) et de l'aspect abstrait (c'est-à-dire la 'forma' ou forme créature, resp. le modèle régulateur universel, dans notre esprit), il y a une idéation (processus) à l'œuvre. En pensant le mot et le terme, ainsi que l'idée, dans notre esprit, en vérifiant l'un et l'autre, dans l'analyse de la réalité qui leur correspond (de la définition nominale à la définition réelle, donc), nous entrons en contact, avec le même esprit ('nous', intellectus, esprit), avec l'origine, l'archè (ce qui, dans nos termes et nos idées, régit ses vérifications, comme son principe), qui - depuis Platon - est appelée idée ou eidos, être-forme

('idea'). Elle est la condition de possibilité tant de nos termes et concepts que des structures réelles correspondantes.

Les lois de la nature : Affirmer que seul le matériel est réel n'est pas si évident. L'existence des lois de la nature le montre déjà. Même sans les découvertes de Newton (1642-1727) sur les lois de la gravitation, ou les lois de Kepler (1571-1630) définissant mathématiquement les orbites des planètes, voire même sans l'existence d'êtres humains, le mouvement de chute continuera à se produire selon les formules décrites par Newton et les planètes tourneront continuellement sur des orbites elliptiques. Elles sont appelées, entre autres par Saint Augustin. Ils sont appelés, entre autres par Saint Augustin, archai, principia, principes, parce qu'ils régissent, en tant que modèles de connaissance et de pensée et, surtout, d'action, le cosmos de la création.

La question s'est posée dès l'Antiquité : "Comment se fait-il que les données elles-mêmes soient en elles-mêmes un contenu de savoir et de pensée - une forme ? Cette forme est donnée d'avance : nous ne la mettons pas dans les données ou les choses. Non : la réalité rencontrée est elle-même en elle-même connaissable et pensable. La réponse à cette question est : "Il doit y avoir une forme "préexistante" aux données elles-mêmes". Il s'agit donc de la forma ante rem.

Métaphysique légère. Approfondissement. Dans les interprétations pythagoricienne et platonicienne, les formes de l'être sont comme une lumière. Elles éclairent, dans nos concepts et nos termes, les choses auxquelles ces concepts et ces termes se réfèrent. Dans les données elles-mêmes, extramentalement, elles sont une sorte de "lumière", c'est-à-dire une illumination intégrée, à travers laquelle on peut voir clairement la structure même de ces données. Vu d'un être suprême créateur (ordonnateur), elles sont "éclairantes d'en haut". Parce que Dieu en créant nos âmes, construit ces formes d'être dans nos âmes, nous devenons éclairés dans nos esprits. Ce qui est déjà en train d'apparaître progressivement dans le platonisme.

La présence constante de cette lumière en nous permet au contraire de connaître les choses. Ce qui est en nous est substantiellement semblable à ce qui est en dehors de nous. C'est ce qu'exprime l'ancienne maxime : "Connaître l'égal au moyen de l'égal" (latin : "Similia similibus"). "L'âme est, en quelque sorte, tout l'être" ("Anima quodammodo est omnia") dira S.Thomas d'Aquin (1225/1274), figure de proue de la haute scolastique (1200/1300), Aristote imitera.

Là où le nominaliste voit un fossé, une séparation qui ne peut pas ou difficilement être comblée, entre lui et les choses, cela n'existe pas pour le conceptualiste, ou dans une bien moindre mesure. Là où le nominaliste affirme que l'essence de la réalité est inconnaissable, le conceptualiste croit que la réalité est, au moins en partie, connaissable. En d'autres termes, l'homme est capable de parvenir à une connaissance objective de la (partie de la) réalité et donc aussi à la vérité, à la connaissance des "choses qui ne mentent pas".

L'expression "Chacun sa vérité" est donc une variante de l'affirmation de Protagoras, "L'homme (individuel) est la mesure de toute chose", et trahit une vision nominaliste, et non conceptualiste, de la réalité. Exprimé avec une dose d'humour : pour le nominaliste, seules les belles filles individuelles existent. Le conceptualiste, lui, dit : "Tant que, aussi, il n'y aura pas que des belles filles, mais la beauté en tant que bien commun". En d'autres termes, tant qu'il y aura des exemples, on parviendra à la "règle" par la généralisation. Ou encore : tant qu'il y aura des modèles applicatifs, on pourra conclure à un modèle régulateur unique.

Théorie des idées. Platon d'Athènes est le fondateur de la théorie des idées. Pour lui, les idées existent objectivement, elles possèdent une structure objective, en dehors de l'intériorité de la conscience individuelle de l'homme, dans un monde séparé et transcendantal. Nous l'avons déjà illustré avec l'idée de "narcisse" (9.3). Toutes les choses terrestres sont donc construites d'après un modèle ou parangon transcendant et éternel. Ce modèle donne également aux choses distinguées leur pouvoir subtil, de sorte que les choses existant dans le monde deviennent un reflet de ce parangon. Les idées sont comme les parangons de tous les spécimens possibles, et elles leur préexistent, "ante rem". Il n'est donc pas surprenant qu'elles soient, dans l'interprétation de Platon, "divines" et opposées aux "mortelles". "Si jamais vous contemplez cette idée, alors l'or et la splendeur, ainsi que les plus beaux chevaliers et jeunes gens, vous apparaîtront comme un rien. C'est ainsi que Platon s'exprime.

O. Willmann, *Gesch. d. Idealismus*, I, 382, dit de l'idée : "Face au perpétuel changeant, l'idée est l'être réel ; face au périssable, elle est éternelle ; face aux formes mêlées, elle est la forme pure, non mélangée ; face à la multitude (des modèles applicatifs), elle est l'unique (du modèle régulateur valable pour tous les modèles applicatifs possibles).

L'allégorie de la caverne. Dans l'allégorie de la caverne, Platon a notamment tenté de préciser que ce monde n'est que l'ombre du monde transcendantal "idéal" et plus parfait : Dans une caverne se trouvent des prisonniers, qui sont tellement enchaînés qu'ils ne peuvent voir que le mur du fond de la caverne. Un feu brûle à l'entrée de la grotte. Entre le feu et les prisonniers, il y a un mur le long duquel marchent des personnes portant toutes sortes d'objets. Sur le mur du fond de la grotte, les prisonniers ne voient rien d'autre que leur ombre et celle des objets qu'ils transportent. Si ces prisonniers n'ont jamais rien vu d'autre, comment

pourraient-ils savoir que ces ombres ne sont pas la vraie réalité ? Maintenant, si quelqu'un détache un prisonnier et le retourne pour qu'il regarde la lumière, ce prisonnier prendra-t-il ce qu'il perçoit maintenant pour plus vrai que les ombres qu'il a d'abord vues ? Sans doute pas, car ses yeux ne supporteraient pas la lumière et il préférerait retourner dans la grotte. Si, au contraire, on fait maintenant sortir le prisonnier de la caverne pour qu'il entre en pleine lumière, il est clair que la lumière est trop forte pour lui et qu'il ne verra rien. Pour que le prisonnier puisse voir le monde réel, il faut l'y habituer progressivement. Tant que ce n'est pas le cas, il gardera les ombres pour le monde réel.

La vérité. Trois définitions de la vérité répondent à cette question.

La vérité "objective" consiste en ce que les données elles-mêmes sont connaissables, pensables et correctement traitables : c'est comme si elles répondaient à une connaissance et à une pensée préétablies qui font d'elles ce qu'elles sont. Dans ce sens bien défini, l'Antiquité et la scolastique affirment que les choses (données) sont elles-mêmes "vraies" en elles-mêmes.

La vérité logique et pratique est que notre savoir et notre comportement sont conformes aux données et à leur forme. Ainsi, la même tradition dit que notre jugement est "vrai" et que notre comportement est "un comportement vrai (comme il devrait l'être)" approprié aux données.

Vérité préexistante - Depuis l'Antiquité, la vérité objective est déclarée en vertu d'une "agence" - comprenez : un ou des êtres - qui donne aux données leur forme ou les crée. Grâce à l'influence de cet agent, les données sont elles-mêmes "vraies", c'est-à-dire qu'elles répondent à une pensée préétablie. Dans la tradition biblique, c'est Dieu qui donne aux données leur existence et immédiatement leur forma ou leur être : il est l'agent créateur.

O. Willmann, o.c., dit que le nominalisme accorde une attention unilatérale à la forma "après" les choses, tandis que le réalisme aristotélicien accorde une attention à la forma "dans" et "après" les choses et que le réalisme platonicien accorde une attention unilatérale à la forma "avant" les choses. Il résume : "Le réalisme scolastique reconnaît les trois". Il ajoute que ce réalisme est en même temps une théorie des idées dans la mesure où il reconnaît la forma "avant" et "dans" les choses. En effet, l'"idée" est la forma pour et dans les choses (ce qui est l'héritage platonicien).

Hegel. C'est Hegel qui a parfaitement saisi ces trois aspects de la réalité mais il donne à la conscience (moderne) un rôle notable dans ce domaine. C'est ainsi que G. Bolland dit *Hegel*, Hrsg.s *kleine Logik*, Leiden, 1899, 39 : "Lorsque l'on dit que la pensée, en tant que

pensée objective, est l'intérieur du monde, cela peut donner l'impression que l'on attribue ainsi la conscience aux choses de la nature. (...) Nous parlerions de la nature comme d'un système de pensée inconscient. (...) Au lieu de l'expression "pensée", il vaut donc mieux, pour éviter les malentendus, dire "détermination de la pensée". Ainsi, ce qui est logique doit être regardé comme un système de pensée inconscient". On le voit : la pensée hégélienne est la forma, la détermination de la pensée, la pensée ou, comme on le dit encore, "la pensée de l'idée objective", c'est-à-dire l'attention à l'idée dans les données elles-mêmes.

10.3 Logos

Le terme "logos" désigne un contenu de connaissance qui a pris forme par la pensée. Cet ordonnancement de la pensée ramène la multiplicité à l'unité. Le logos est le principe directeur qui contrôle tout l'être et agit en lui, une sagesse préexistante de l'univers. Le logos rend la compréhension logique possible pour l'homme et indique la "raison" par laquelle ce qui est discuté existe. Vu sous l'angle de la métaphysique des lumières, le logos est la véritable lumière qui éclaire tout être humain, il est la forma "avant" les données, la "formae ante rem", qui se réalise "dans" les choses et permet à notre esprit de la saisir et de l'articuler "après" les choses. Le logos réalise les "idées" au sens platonicien du terme.

Selon M.A. Bailly, *Dict. grec-français*, Paris, 1903-4, 1200s, le mot grec ancien "logos" présente deux significations principales : 1. mot et 2. raison, toutes deux réparties sur un ensemble de significations trop nombreuses pour être énumérées ici.

W. Brugger *L'ouvrage Philosophisches Wörterbuch*, Freiburg, 1961-8, 186f, distingue toute une série de significations d'importance philosophique. Nous en donnons un bref aperçu.

- 1.1.** Mot intérieur (que nous marmonnons lorsque nous pensons ou réfléchissons).
- 1.2.** Externe - porté par le mot intérieur - mot (par exemple, un énoncé significatif).
- 2.** Raison (justification) de la pensée ou de l'énoncé.
 - 3 .1.** Ce qui est justifiable ("rationnel") en soi.
 - 3.2.** Ce qui est justifiable ("rationnel" et donc logique) dans notre pensée.

Suivent maintenant les variantes d'une réalité entière ("l'être" qui fournit un lieu pour "tout l'être") englobant le sens.

4.1. Le rationnel dans toute la réalité elle-même (ainsi chez Hérakleitos d'Éphèse (-535/-465) et les derniers stoïciens (à partir de -300)).

4.2. L'âme de l'univers ou l'esprit de l'univers (ainsi depuis Anaximènes de Milet (-588/-524) ; également dans les vitalismes ultérieurs (F.W. Schelling (1775/1854), plus tard M. Scheler (1874/1928) ; le stoïcisme postule une parole universelle).

4.3. Philon le Juif (-13/+50), mi-biblique, mi-païen (théosophique), propose un "Logos", un médiateur personnel mais subordonné à Dieu, qui incorpore les idées de Dieu et à travers lequel Dieu agit de manière créative. mais subordonné à Dieu, qui incorpore les idées de Dieu et par lequel Dieu agit de manière créative.

4.4. L'apôtre Jean dans la préface de son évangile qualifie Jésus comme "Logos" ou sagesse universelle dans un sens purement biblique.

Depuis M. Heidegger (1889/1976), qui a mis l'accent sur la distinction entre "l'être" et "l'étant", et surtout J. Derrida (1930/2004), le terme de "logocentrisme" est courant, au sens de "centralité du logos" dans la pensée occidentale.

Pour Derrida l'Occident, y compris dans ses philosophies, est trop "logocentrique". Selon lui, l'Occident accorde trop d'importance au raisonnement et à la pensée. À la place, il souhaite une réduction de l'ontologie occidentale traditionnelle et de la pensée occidentale dans son ensemble. Là où l'ontologie occidentale cherche à légitimer des énoncés universellement valables, Derrida veut les déconstruire. Cela nous amène au postmodernisme, qui soumet toute la tradition rationaliste, la métaphysique de l'Antiquité et du Moyen-Âge, et le nominalisme moderne, à un examen fondamental.

M. Müller / A. Halder *M. Müller / A. Halder, Kleines philosophisches Wörterbuch*, Basel / Freiburg / Wien, 1959, 100f, décrit le logocentrisme comme suit. Le thème propre de la philosophie est "l'être" (comprendre : l'ensemble de la réalité). Tous les "êtres", c'est-à-dire tout ce qui est (a été, est, sera), ont une place et un sens qui déterminent leur être dans l'"être", qui sert de configuration globale. Cette configuration est rationnelle et logique. Elle fait en sorte que tout ce que nous rencontrons concernant les réalités "ait un sens" rationnellement, de manière responsable. Le fait que les deux - l'être ou l'ensemble de la réalité et le rationnel en son sein - soient liés est décisif pour toute la philosophie occidentale, depuis les plus anciens penseurs grecs jusqu'à aujourd'hui, bien qu'avec une multitude de variantes. C'est ce que l'on appelle le "logocentrisme". En bref, il n'y a pas de réalité sans qu'elle soit rationnelle en elle-même.

Lorsque l'on philosophe, c'est pour tenter de refléter cette conjonction de l'être et de la rationalité (ou cette dernière est-elle appelée "logos") dans notre monde limité de concepts. On peut aussi élargir le terme "logique" à "rationnel" et dire : "Tout ce qui est est logique". C'est le logocentrisme occidental.

Note Lorsque les scolastiques médiévaux disent qu'il y a une "forma" (comprendre : "logos") "avant" et "dans" les choses (comprendre : l'être) et que dans notre esprit nous

saisissons cette "forma" et l'articulons "après" les choses, ils expriment leur logocentrisme. La logique formelle montre donc son logocentrisme parce qu'elle est précisément la logique de la 'forma' ou du 'logos'.

10.4 Être et ne pas être

"Existence / essence" et "objet matériel / objet formel"

Échantillon bibliographique : J. Mercier, *Logique*, Louvain / Paris, 1922-7, 108 parle des deux précisions les plus frappantes concernant le contenu conceptuel de l'"être" (la réalité).

(a) Le couple "existence (être réel) / essence (mode d'être)". L'ontologie s'articule autour de la double question "Comment une chose est-elle actuelle ?" (existence) et "Comment est-elle actuelle ?" (essence). (essence). Tout ce que l'homme fait ou pense commence - explicitement ou non - par cette question à la fois simple et double. La science, en particulier, en dépend. L'ontologie est donc le substrat de la vie. Ce n'est que si quelque chose existe réellement et a immédiatement sa propre façon d'être que l'homme peut aller de l'avant avec cette chose.

(b) Le couple "objet matériel/objets formels". Tout ce qui est quelque chose se prête à plus d'un mode d'approche. C'est ce qu'on appelle, entre autres, la "perspectivité de l'être". La scolastique - en donnant des noms au couple - a rendu explicite ce qui était le cas depuis Platon (pensez à son induction dialogique qui développe une pluralité d'"opinions" à partir d'un même thème) et Aristote avait toujours été une donnée de base. L'être, en outre, en tant que "en soi" est essentiellement un "fait matériel". Ce n'est que s'il entre dans le champ de vision d'un être quelconque qu'il devient infailliblement "objet formel". Les fleurs de mai sont en elles-mêmes un phénomène naturel, mais dès qu'un être humain les sent, par exemple, ces mêmes fleurs de mai deviennent des "fleurs parfumées". Ce même être humain cherche-t-il des fleurs ? Pour un odoriste, ce sont des "fleurs odorantes". Si un biologiste tombe sur ces fleurs, elles deviennent du "matériel de recherche". L'objet matériel "fleur de mai" possède donc une multitude d'objets formels : fleurs odorantes, matériel odorant, matériel de recherche....

Refusé. Mercier distingue - sans prétendre à l'exhaustivité - quatre types.

- **1. Corrélatif.** "La mère n'est pas la fille. "Le souverain n'est pas l'esclave. Les contraires sont des termes réciproques : au sein d'un même nœud, ils n'existent pas l'un sans l'autre.

- **2. Contraire.** "Le rouge arc-en-ciel n'est pas le violet arc-en-ciel, mais le jaune arc-en-ciel et le bleu arc-en-ciel ne le sont pas non plus. Les contraires sont des termes conjoints au

sein d'un même différentiel (série) compte tenu de leur cohérence, ils n'existent pas l'un sans l'autre.

- **3. *Contradictoire***. Si les existants précédents sont liés, même s'ils sont opposés, dans la contradiction, il n'y a qu'une pseudo-relation (dans la pensée et la parole, mais pas dans la réalité). "Quelque chose ne peut pas être et ne pas être en même temps". Les contraires ne sont que les mots intérieurs ou extérieurs dans lesquels ils sont discutés. En effet, le contraire de l'"être" est le "rien", c'est-à-dire le "rien absolu ou complet" qui est le néant absolu ou total (l'abîme pur). En fait, il n'y a pas d'opposition !

Note D. Nauta *Logic and Model*, Bussum, 1970, 27v, définit "Dans la preuve par l'incongruité, on part de l'hypothèse qu'il existe un contre-modèle (un exemple ou une 'instance') qui 'satisfait les données (GG) mais 'ne satisfait pas' la demande (GV). De manière systématique, on montre alors qu'un tel contre-modèle ne peut pas exister parce qu'il contient une incongruité". En d'autres termes, l'axiome de contradiction appliqué.

- **4. *Privative***. "Les aveugles ne voient pas. "C'est insuffisant". "Une telle chose est loin d'être idéale". La cohérence est le rapport entre ce qui est normal (souhaitable, obligatoire, idéal) et ce qui ne l'est pas. Entre ce qui devrait (appartenir) et ce qui est en fait. La privation de quelque chose qui appartient à un ensemble s'exprime par une telle contradiction. Un jugement de valeur déçu s'exprime par cette négation. C'est le langage de la frustration !

Conclusion. Le terme partiel "not" ("loin de") peut sauver toutes sortes de significations.

10.5 Être(s) et devenir(s)

Nous voulons maintenant expliquer de manière très concrète le concept ontologique d'"être" et d'"être". Le premier malentendu très fréquent s'exprime, entre autres, dans une phrase comme "Devenir n'est pas encore être". Un tel langage, bien que compréhensible, n'est pas ontologique. Nous précisons.

En effet, on ne confond pas "être(de) sans plus" et "non-être(de)". Ce dernier n'est qu'un type d'être(de) alors que le premier est le concept général (transcendantal). Ce qui devient est "quelque chose" et donc l'être(de) n'est qu'un devenir quelque chose.

Platonisme. Échantillon bibliographique : L. Brisson / J-Fr. Pradeau, *Platon*, in : J-P. Zarader, *Le vocabulaire des philosophes, I (De l'Antiquité à la Renaissance)*, Paris, 2002, 79/81 (Forme intelligible : eidos, idée). Le terme "eidos" ou "idée" (Platon utilise les deux) ne désigne pas l'idée. utilise les deux) ne désigne pas ce que l'on appelle "idée" depuis la fin

du Moyen Âge car, au sens moderne, l'idée est un produit de l'esprit humain. Dans l'Antiquité grecque et au Moyen Âge, l'"eidos" ou "idée", néerlandisé en "idée", désigne une forma, un contenu de connaissance et de pensée, objectivement présent en dehors de l'esprit humain. Un modèle. Lorsque, au printemps, les perce-neige (cf. 9.3. narcisses) sortent blancs du sol et fleurissent, il s'avère que - à l'exception des déviations que la nature matérielle présente toujours (c'est pourquoi elle n'est "que matérielle") - ils présentent tous une seule et même forme de base et un seul et même parcours. Cette même forme de base, qui les distingue du reste de la nature et même de l'ensemble de la réalité passée, présente et future et qui est biologiquement descriptible, est platoniquement leur "idée". C'est pourquoi les auteurs de l'article traduisent par "forme intelligible" dans le dictionnaire.

Connaître et penser la forme de base. Platon distingue dans l'âme humaine un aspect de la connaissance, le "nous", en latin : intellectus, l'esprit. Cet aspect est capable de discerner l'idée de "perce-neige" dans et à travers les perce-neige individuels et changeants. Nous disons bien "discerner", car pour Platon, la saisie intellectuelle de la forme de base d'une multitude (collection) de données sensorielles est une sorte de "vision difficile".

Le(s) être(s) immuable(s). Pour Platon est l'objet même de la connaissance réelle, qu'il appelle "science". Le(s) être(s) changeant(s) existe(nt) mais il(s) échappe(nt) à notre intellect.

Partager. Dans et à travers la multiplicité changeante, notre esprit "discerne" la forme ou l'idée de base unique et synthétique. Cela est possible parce que la multitude changeante montre une "part" dans le parangon ou l'idée immuable. On traduit généralement "part" par "participation" (selon le terme grec "methexis", latin "participatio"). A juste titre, les auteurs soulignent que pour Platon l'être (les êtres) immuable(s) est à la base de son ontologie (qui insiste avec véhémence sur tout ce qui est immuable), ainsi que de sa théorie de la connaissance : notre esprit ou intellect discerne - au milieu des confusions de notre monde sensible-perceptible - l'idéal dans et au-dessus des choses et de leurs processus ("devenir").

Avec la même raison, les auteurs de la proposition soulignent que pour Platon l'immuable est à la base de son éthique. Le comportement consciencieux des citoyens de l'époque ne peut se fonder sur la seule tradition et encore moins sur des accords arbitraires, même si de telles raisons de se comporter ne sont pas "rien" aux yeux de Platon. Mais ces raisons de se comporter ne sont que des "opinions" qui ne rendent pas ou trop peu compte de l'idée. Il existe un ordre des idées objectif, idéal et immédiatement "idéal", - un ordre qui échappe aux aléas imprévisibles des traditions ou des conventions, - un ordre des choses qui représente une stabilité immuable, universellement valable.

En résumé. Pour Platon également l'"être" et l'"être" sont à la fois des êtres et des êtres changeants et des êtres et des êtres immuables, mais avec une insistance qui rappelle celle de Parménide et de l'école éléatique, en mettant l'accent sur l'immuable, l'idéal et l'idéal, dans notre monde sensoriel confus et déroutant. En d'autres termes, l'ontologie de Platon respecte le concept général ou transcendantal.

10.6 Langage non ontologique

Nous poursuivons nos recherches linguistiques.

La théorie des symboles. On peut l'entendre : "Les symboles ne sont pas la réalité". Bien : dans l'esprit des théoriciens du symbole, cela signifie que sans interprétation sémantique et pragmatique, les symboles - mathématiques, logistiques - sont des "signes" purement syntaxiques. Cependant, d'un point de vue ontologique, un signe, même s'il est "vide" (sémantiquement et pragmatiquement), est un être. Sinon, il ne pourrait même pas noircir du papier et se prêter à des opérations raisonnées.

Littéraire. La littérature a deux usages marquants de la langue.

(a) "Une utopie n'est pas une réalité". Depuis Thomas More (1478/1535, humaniste anglais) humaniste anglais a écrit son livre Utopia (1516), le terme désigne un type de textes qui décrivent une réalité inventée - passée, présente, future -, le plus souvent une société idéalisée. Dans "Utopia", More décrit un État idéal qui n'existe pas et qui présente des caractéristiques socialistes. Il veut ainsi s'opposer à la politique et à l'économie de l'Angleterre de l'époque. D'un point de vue ontologique, l'utopie est un être et donc une réalité. Si ce n'était pas le cas, elle ne noircirait pas le papier et n'exercerait pas une influence - parfois très grande -.

(b) "La science-fiction n'est pas la réalité". Nous appelons cela des utopies, mais de préférence dans un langage scientifique et technique qui les rend particulièrement captivantes pour les intellectuels. En effet, au-delà de son texte - comme avant l'utopie - rien ne lui correspond dans la réalité extratextuelle. Du moins pour l'instant. Ontologiquement, la science-fiction est son propre type d'être !

Psychologiques. Ici aussi, deux types notables.

(a) Onirologique : "Un rêve n'est pas une réalité". Dans le langage courant, cette phrase est fréquente. Dans la réalité quotidienne, il n'y a généralement pas grand-chose du rêve - il y a beaucoup de types de rêves - qui lui corresponde. Cependant, d'un point de vue

ontologique, ne serait-ce qu'en tant que pure expérience intérieure diurne ou nocturne, le rêve est une réalité. Si ce n'était pas le cas, on ne pourrait même pas le dire.

(b) Psychanalytique : S. Freud (1856/1939) est le fondateur d'un type de psychologie des profondeurs, à savoir la psychanalyse. Il distingue chez l'être humain la paire "Es / Ich" ("Ça / Moi"). Le "Es" est l'ensemble des pulsions primaires (à ne pas comprendre comme des "instincts") - fortement contrôlées par la libido - qui sont à l'œuvre dans notre "profondeur" et nous "conduisent". L'un des axiomes qui régissent le "Es" est le "Lustprinzip" (principe de luxure) : le "Es" veut vivre des expériences de luxure encore et encore.

Le "Ich", c'est-à-dire notre vie consciente, se présente sous plusieurs formes : préconscient (mémoire), simplement conscient de percevoir et de sentir, et conscient des règles de comportement. Cette dernière est appelée par Freud le "Ueber - Ich". Selon lui, ce "Ueber Ich" comprend en grande partie les règles morales de la société. Dans la confrontation avec la "réalité", un conflit apparaît souvent chez l'homme entre les règles de comportement imposées par le "Ueber Ich", d'une part, et le "Lustprinzip", d'autre part. Ce dernier ne peut pas se laisser aller comme il le souhaiterait, par exemple déjà parce qu'il entre alors en conflit avec les normes de la société. L'homme doit donc s'adapter à la réalité de la vie quotidienne. Freud a appelé cela l'axiome du "Realitätsprinzip". D'un point de vue ontologique, c'est clair : le principe de luxure, même s'il est irréel en ce qui concerne la satisfaction des besoins, est un principe de réalité parce qu'il "veut" principalement un type d'être, à savoir les expériences de luxure, alors que la "réalité" du "Realitätsprinzip" signifie l'être en tant qu'être décevant.

Conclusion. Il devrait maintenant être clair que l'ontologie a son propre langage en ce qui concerne la "réalité". Aristote a dit que l'ontologie s'intéresse à "l'être en tant qu'être". "En tant qu'être" signifie "dans la mesure où l'être est l'être" (et pas autre chose). L'identité propre de l'être est l'objet de ce qu'il appelait la "philosophie première". Il ne faut donc pas confondre la linguistique non ontologique avec les autres linguistiques.

10.7 Information (existentielle et essentielle)

Le concept d'"information", bien qu'il s'agisse avant tout d'un concept de communication, joue un rôle logique. En ce sens, il s'agit d'une variante du concept logique de base de "forma" : il s'agit d'une forma dans la mesure où elle apporte un éclairage. Ainsi, dans le jugement. "Cette fleur est orange" dit de cette fleur qu'elle est orange. En d'autres termes : "orange" (énoncé) fournit des informations sur "cette fleur" (sujet). Ainsi dans le raisonnement. "Si toutes les fleurs de ce buisson sont orange et que cette fleur provient de ce buisson, alors cette fleur est orange. L'énoncé final "alors cette fleur est orange" fournit des informations sur "cette fleur" dans la mesure où elle "provient de cet arbuste". Le fait central de la logique naturelle, à savoir la dérivation (inférence), est essentiellement informatif, c'est-à-dire qu'il

fournit des informations. La raison naturelle raisonne précisément pour "s'enquérir" d'un fait, d'une forma, c'est-à-dire pour s'informer grâce à de nouvelles forma. Remarque : le terme "in-forma-tion" contient le mot "forma" en son cœur.

Les types d'informations. Nous considérons maintenant deux types principaux d'informations.

1. Existence / essence. Le fait que Dieu existe est une information existentielle mais ne dit rien sur son essence (être). Ce que Dieu est n'est donc ni dit ni communiqué. Avec une information essentielle - comme par exemple "Dieu en tant qu'être suprême créateur" - on ne dit pas encore qu'il existe, car de "Dieu en tant qu'être suprême créateur" en soi, on ne peut pas déduire de manière strictement logique qu'il existe.

Coïncidence. - On prétend parfois que le concept de hasard est rendu scientifiquement compréhensible par le calcul des probabilités. Cela implique que si l'on peut dire combien de fois sur, disons, cent cas quelque chose se produit par hasard, on acquiert ainsi une information scientifique sur le concept de hasard. Ceci est vrai si l'on restreint le terme "information" à l'information existentielle, mais ne s'applique pas à l'information essentielle. Ce qu'est la coïncidence, son mode d'être, est donc au mieux supposé, mais pas articulé. La cybernétique qui, grâce à la rétroaction, améliore les déviations coïncidentes d'une trajectoire, fournit des informations sur le hasard de la lutte. Cependant, on ne déduit pas l'essence du hasard de la lutte contre le hasard. Or, il y a coïncidence si, à partir d'un cours, un écart par rapport à ce cours n'est pas logiquement déductible. Mais la cybernétique ne parle pas de cela, elle parle de rétablir la coïncidence. Elle suppose le fait (l'information existentielle), mais élude l'essence (l'information essentielle) comme supposée connue.

2. Similitude/cohérence. Ces concepts sont souvent confondus logiquement. Du fait que l'on peut scientifiquement influencer la conscience - pensez aux effets sur une partie du cerveau - on déduit que l'information sur la conscience elle-même est donc scientifiquement acquise. C'est exact, mais les opérations cérébrales sont liées à la conscience (information de cohérence) mais ne lui sont pas similaires (information de similarité). Ce qu'est la conscience elle-même n'est donc pas dit. Il est dit qu'elle peut être influencée en agissant sur elle par l'intermédiaire du cerveau. L'influencabilité en soi de quelque chose n'est pas encore son essence !

Conséquence. La généralisation n'est pas la généralisation. Le fait que deux fleurs soient jaunes fournit des informations essentielles sur la couleur jaune de l'une d'entre elles concernant la couleur jaune de la seconde. Mais que cette fleur soit de ce buisson est une information de cohérence (on sait qu'il y a un buisson), pas une information de similarité (on ne sait pas ce qu'est le buisson). La cohésion en elle-même implique de connaître ce qui lui

est lié, seulement une information existentielle, pas une information essentielle. De la patte d'un coléoptère, la cohérence conclut à l'existence du reste (de l'ensemble) du coléoptère, mais pas à l'être du reste (de l'ensemble) du coléoptère. La cohérence en elle-même, si elle est donnée (connue), prouve l'existence du cohérent, pas le mode d'être.

Conclusion. L'ontologie étudie la réalité d'une chose (existence) et sa réalité (essence). Les deux types d'informations sont liés (inséparabilité) mais ne sont pas similaires l'un à l'autre (distinguabilité).

10.8. Ce chapitre résume :

L'ontologie ou la métaphysique traite de tout ce qui est réel au sens le plus large. La logique saisit et contemple cette réalité. Pour certains philosophes, son fondement doit être recherché dans le monde des dieux, d'autres soutiennent que le sol primitif de la réalité consiste en une sorte de substance ténue, d'autres encore croient qu'à la base de tout se trouve une forme élevée de sagesse. Aristote dans sa recherche des raisons de tout ce qui a été, de tout ce qui est et de tout ce qui sera, a parlé d'une philosophie première. Pour lui, le désir de sagesse précède l'étude de la nature. C'est pourquoi il a parlé d'une métaphysique. La logique veut aussi évoquer la réalité, l'"être", et le faire d'une manière rigoureusement réfléchi.

Tout au long de l'histoire, les contenus de la connaissance et de la pensée, les formae, ont été interprétés de plusieurs manières.

Pour certains, les formae ne sont rien d'autre que des contenus de pensée, conçus par notre conscience et qui ne sont présents que dans la conscience. On parle alors d'un point de vue nominaliste. D'autres soutiennent que les formes sont présentes non seulement dans notre conscience, mais aussi dans les données. Ils soulignent l'existence d'un lien et d'une similitude entre le connaisseur et le connu. On parle alors de réalisme aristotélicien. Enfin, d'autres encore soulignent que les formae n'existent pas seulement dans la conscience humaine ou dans les choses, mais qu'elles existent avant même que la conscience et les données n'existent. Qu'elles sont des idées directrices, des modèles, auxquels tout ce qui existe se forme.

C'est aussi ainsi que Platon l'a vu Platon. Les scolastiques parlaient de formae post rem, ce qui revient à une forme de nominalisme, de formae in re, ce qui implique une forme d'interprétation abstraite, et de formae ante rem, où les idées, telles que conçues par Platon, prennent tout leur sens. Le fait qu'il existe des lois de la nature, indépendantes et antérieures à notre esprit pensant, indique un ordre objectif, une cohérence et une similitude dans l'ensemble de la réalité. Notre esprit saisit les formes, grâce à une lumière qui éclaire, qui fait comprendre. La tradition a parlé d'une métaphysique de la lumière. Celle-ci ordonne le contenu de la connaissance par la pensée. Ce principe directeur, la sagesse qui régit tout l'être, est appelé le "logos". L'Évangile de Jean L'Évangile de Jean commence par les mots

"au commencement était le logos", ce principe directeur. Le simple fait de traduire ce mot grec ancien "logos" par "mot" nuit donc considérablement au sens originel.

Pour le réaliste conceptuel, la réalité objective est, au moins en partie, connaissable. En cela, il se distingue par exemple du nominaliste, pour qui la "vérité" repose sur l'accord humain. Hegel, lui aussi voyait l'histoire comme l'évolution d'une idée objective.

Le postmodernisme remet en question cette ontologie de l'antiquité et de la médiocrité, de l'être et de la rationalité de l'être, et vise à soumettre tout cela à un examen fondamental.

Tout ce qui est a une existence et une essence. La perspectivité de l'être permet d'envisager les choses sous plusieurs angles.

Les faces peuvent être opposées l'une à l'autre de manière corrélative, contraire, contradictoire ou privative.

Même le devenir est déjà l'être. Même à travers ce qui "devient", notre esprit discerne déjà l'être immuable, la forme de base ou l'idée immuable.

Le langage ontologique associé à l'"être" diffère du langage non ontologique : les idéaux inexistantes, la science-fiction, les symboles, les rêves... n'évoquent pas trop la réalité de la vie ordinaire, mais ils représentent tous la réalité ontologique.

Le terme "information" joue également un rôle logique, en tant que variante du terme "forma".

L'information est d'autant plus riche qu'elle est essentielle en plus d'être existentielle. La cohérence, en revanche, ne fournit que des informations existentielles, et non essentielles.